

améliorations que la science agricole nous présente, on verra clairement la cause de notre décadence continue.

Nous n'avons que deux alternatives devant nous : ou consentir à voir nos terres diminuer de prix d'année en année, voir le pays s'appauvrir de jour en jour, nos enfants aller chercher fortune à l'étranger ; ou bien changer nos idées en matière d'agriculture : s'appliquer à amender le sol, économiser les engrais produits par la ferme ; se servir de plâtre lorsque le fumier manque, ou ne peut être appliqué à un champ avec avantage ; semer de la graine de tresse, et rendre au sol par un système judicieux de rotation le suc que la moisson en extrait chaque année.

En un mot, il faut se convaincre que notre manque de succès dépend, généralement parlant, de notre propre faute. Au lieu de se moquer, comme cela arrive souvent, de ceux qui veulent entreprendre quelque chose de nouveau, qui font quelque expérience, on devrait les étudier, s'enquérir des résultats obtenus. L'expérience : telle est la base de l'art agricole, dans lequel il n'y a presque pas de principes absolus.

Les occasions de s'instruire ne sont pas rares pour les cultivateurs. Dans chaque paroisse il en est qui réussissent mieux que les autres : pourquoi ne pas les interroger ; pourquoi ne pas chercher à les imiter, au lieu de s'en tenir à un système basé sur les préjugés, et qui nous laisse obtenir aucun succès.

Chaque année il se donne dans chaque comté des concours agricoles, des partis de labour pourquoi ne pas toujours se faire un devoir d'y assister ? C'est là que le cultivateur peut s'instruire et profiter de l'expérience des autres.

Mais malheureusement on traite ces réunions avec une indifférence déplorable. Dernièrement j'assistai à un parti de labour : une vingtaine de prix avaient été donnés par des amis dévoués de l'agriculture. Cependant y il eut à peine 6 concurrents et environ trente personnes seulement avaient cru utile de s'y rendre. Voilà comme on néglige ce qui nous touche de si près. Si un cirque, une ménagerie avaient été exhibés au même lieu, des milliers de curieux s'y seraient empressés, et des sommes considérables auraient été dépensées pour jouir d'un spectacle frivole et inutile. Voilà où en est le peuple, avec l'unique occupation, l'unique ressource, l'unique planche de salut, l'unique voie de prospérité : l'agriculture. Pensons-y.

UN CULTIVATEUR.

SUCRE D'ÉRABLE.

La société d'agriculture du comté de l'Islet a accordé des prix aux messieurs suivants, pour la plus grande quantité de sucre fait le printemps dernier : Olivier Thibeau, 6,600 livres ; Anselme Dubé, 3,916 livres ; Raphaël Dubé, 3,160 livres.—*Gazette des Campagnes.*

La *Minerve* nous apprend que M. Joly, président du Conseil Agricole et membre du Comité pour l'examen de la tenue des Fermes aux écoles d'agriculture, a dû se rendre jeudi à l'Assomption avec les autres membres du comité pour voir ce qui se pratique dans cette école.

La semaine dernière, un autre comité composé de MM. Benoit, Beaubien et Sommerville s'est réuni à Montréal dans le but de préparer les bâties permanentes pour tenir les expositions provinciales.

On ne connaît pas encore la détermination prise par les membres de ce comité.

PRIX DES MARCHES.

St. Hyacinthe, 2 Novembre 1869,

Le marché de samedi était peu fourni, vu le mauvais état des chemins. Le prix des grains n'a augmenté pas. Le blé se vendait une piastre, l'orge trois chelins, le blé d'inde quatre chelins et demi, l'avoine de 35 à quarante sous, les pois quatre chelins, le sarazin un écu, la goudriole de cinquante sous à un écu. Les pommes de choux se vendaient jusqu'à quinze sous la pièce, les patates quatre chelins. Les pommes étaient en grande quantité et les prix variaient suivant la qualité. Le prix des viandes continue à être très-élevé.

Sherbrooke, 28 Octobre 1869.

—Samedi, 22 d'Octobre, notre marché, dit le *Pionnier* de Sherbrooke, présentait une activité peu ordinaire, malgré le mauvais temps qu'il a fait toute la journée. Le nombre des voitures était de treize de plus que le meilleur marché de l'année dernière, celui qui a précédé le jour de Noël. Cela indique un progrès réel, qui peut à bon droit faire réfléchir les pères de la ville, sur la nécessité avant long temps de voir à l'agrandissement de la place du marché, du moins pour les voitures. Nous ne savons comment le ciere du marché pourra placer convenablement toutes les voitures qui nous viendront vers Noël, époque où le acheteur sont les mieux disposés à ouvrir leurs bourses.

Les prix, malgré l'abondance de la récolte, sont très-hauts, et comparés ceux des mêmes produits sur le marché des autres localités, peuvent donner une juste idée des avantages qui re-

sultent pour les cultivateurs du voisinage des manufactures. Lorsque ces prix sont de vingt à trente par cent de plus qu'ailleurs, les cultivateurs sur qui pèsent le plus les droits protecteurs sont bien en état de les supporter, et de les étendre à tous les objets qui pourraient par ce moyen être fabriqués chez eux. (Je crois même que les habitants d'Arthabaska seraient de cet avis.)

LE PRIX DES GRAINS.—Nous traduisons les remarques suivantes d'un Bulletin commercial de New-York : « La dépression du commerce de grain, dans l'Ouest, et la baisse considérable des prix depuis deux mois, continuent à préoccuper vivement les banquiers et les marchands. Le commerce de grain est si intimement lié au trafic des chemins de fer et aux affaires générales du pays, qu'il n'est pas étonnant que la dépréciation des denrées excite l'alarme dans le monde financier. Le 13 août et le 14 septembre, nous avons publié des rapports dressés avec soin sur les récoltes de cette année, ici et en Europe. Nous avons en même temps démontré qu'il y avait folie à croire, comme beaucoup le faisaient, que la récolte en Europe ne dominerait qu'un rendement médiocre. Nous n'avons cessé de conseiller aux fermiers de vendre leur grain aussi vite qu'ils le pourraient parcequ'ils ne gagneraient rien à attendre, et que l'Europe n'achèterait ce grain qu'à un prix très-modéré, cette année. Nous disions aux fermiers de l'Ouest qu'à moins qu'ils ne se hâtent, ils seraient devancés sur les marchés français et anglais par les marchands des ports de la mer Noire. Les fermiers de l'Ouest ne nous ont pas écouté ; ils ont gardé leur grain, et aujourd'hui les ports de la mer Noire expédient leur grain en France et en Angleterre. Il sera un peu tard pour nous de commencer quand ils auront fini. »

MARCHE DE BONSECOURS.

Montréal 27 oct 1869.

	sd	sd
FARINE—Blé par 100 lbs.....	13 0 a	13 6
Farine d'avoine.....	15 0 a	16 0
Do de blé d'inde....	3 0 à	10 6
Do de sarazin.....	9 0 a	10 0
GRAINS—Blé par minot.....	0 0 a	0 0
Orge do.....	3 6 a	3 9
Pois do.....	4 3 a	4 6
Avoine do.....	2 0 a	2 6
Sarazin do.....	2 9 a	3 8
Blé d'inde.....	4 6 a	5 0
LEGUMES—Patates au sac.....	4 0 a	4 6
Fèves par minot.....	8 0 a	0 0
Oignons par tresse.....	2 0 a	2 6
LAITERIE—Œufs par doz.....	0 11 a	1 0
Beurre frais par lbs.....	1 3 a	1 6
Do salé do.....	0 10 a	0 11
Fromage do.....	0 0 a	0 0
DIVERS—Sucre d'érable do.....	0 5 a	0 6
Miel.....	0 7 a	0 8
Saindoux par lbs.....	0 10 a	0 11
VIANDES—Bœuf à la livre.....	0 5 a	0 9
Lard do.....	0 7 a	0 8